

Chapitre 3

L'héritage de Grice et la pragmatique cognitive

Dans la galerie de talents de la nature, nous sommes simplement une espèce de primates avec notre propre tour de passe-passe, une capacité à communiquer de l'information sur qui a fait quoi à qui en modulant les sons que nous produisons lorsque nous exhalons.

Steven Pinker

Introduction

Nous avons indiqué à la fin du chapitre 2 les faiblesses de la théorie gricéenne de l'interprétation des énoncés par rapport à ce que devrait être une pragmatique cognitive. Pour autant, Grice était dans la bonne voie, comme nous l'avons dit, dans la mesure où son système ne reposait pas sur une vision exclusivement codique de la langue et où il utilisait, même de façon peu explicite, des processus inférentiels dans la dérivation des implicatures. Pour toutes ces raisons, Grice a eu un certain nombre d'héritiers qui ont poursuivi le même but et qui ont cherché à décrire davantage le mécanisme de production des implicatures.

Pourtant, il nous semble que la tentative la plus intéressante en ce qui concerne la construction d'une pragmatique cognitive ne se situe pas directement dans la lignée de Grice, bien qu'elle en soit partiellement l'héritière. Il s'agit de la théorie pragmatique bâtie par Dan Sperber et Deirdre Wilson au début des années 1980 à partir d'une critique constructive des hypothèses gricéennes. Nous allons, dans ce chapitre, exposer les fondations de cette théorie, les points sur lesquels elle est l'héritière de la théorie gricéenne et ceux sur lesquels elle s'en sépare et indiquer comment elle s'insère dans les sciences cognitives et de quels courants de pensée cognitivistes elle relève.

Le code et l'inférence

Comme nous l'avons dit depuis le début de cet ouvrage, on ne rendra pas compte de l'interprétation complète des énoncés dans une optique essentiellement codique de la production et de l'interprétation des énoncés. Pour autant, il y a beaucoup d'aspects codiques dans le langage et ces aspects ne doivent pas être négligés. Une théorie de l'interprétation des énoncés doit donc être mixte, arriver à marier les processus codiques et les processus inférentiels.

Sperber et Wilson s'inscrivent directement dans ce souci et considèrent que l'interprétation des énoncés correspond à deux types de processus différents, les premiers codiques et linguistiques, les seconds inférentiels et pragmatiques. Leur approche de la pragmatique a donc une première originalité : elle rejette la pragmatique hors du domaine de la linguistique, qui, dans cette optique, se réduit aux disciplines traditionnelles de la phonologie, de la syntaxe et de la sémantique. Très grossièrement, la **phonologie** consiste dans l'étude des sons propres à une langue et de la façon dont ils s'articulent entre eux pour former des mots et des groupes de mots ; la **syntaxe** s'occupe de la façon dont les mots s'articulent entre eux pour former des phrases et cherche à dégager les règles formelles qui permettent de déterminer quand une phrase est bien formée (ou **grammaticale**) et quand elle est mal formée (ou **agrammaticale**) ; la **sémantique**, quant à elle, s'intéresse à la signification des mots (**lexique**) et à la façon dont les significations des différents mots se combinent entre elles pour livrer la signification des phrases (**signification compositionnelle**). Comme nous l'avons dit dans le chapitre 1, on considérait traditionnellement que la pragmatique était une partie intégrante de la linguistique (on parlait classiquement de **pragmatique linguistique**) qui se surajoutait à la sémantique pour s'occuper des aspects dont celle-ci ne traite pas, comme les actes illocutionnaires et la description de leurs conditions de réussite ou la signification de mots qui s'interprètent relativement à la situation de communication (hors du champ strictement entendu de la langue), comme « je », « tu », « maintenant », « ici », etc. La conception de la pragmatique proposée par Sperber et Wilson, qui la sépare de la linguistique pour en faire une discipline indépendante, est donc radicalement novatrice. Par ailleurs, dans leur vision des choses, le champ d'action attribué à la pragmatique déborde de

beaucoup le cadre étroit qui lui était assigné par ceux qui y voyaient une partie de la linguistique.

Selon Sperber et Wilson, en effet, la pragmatique est véritablement en charge de tout ce qui, dans l'interprétation des énoncés, ne se fait pas de façon codique : cela inclut bien entendu l'attribution des actes illocutionnaires et l'interprétation des mots « situationnels », mais ce ne sont là que des aspects relativement mineurs de l'interprétation des énoncés. De façon beaucoup plus importante, la pragmatique doit récupérer l'ensemble des contenus communiqués par le locuteur et dont un bon nombre ne le sont pas explicitement. C'est là, principalement (mais pas exclusivement, comme nous le verrons), qu'intervient la pragmatique et, selon Sperber et Wilson, fidèles en cela à Grice, les processus qui lui permettent de le faire sont, largement, des processus inférentiels. Cependant, là aussi, Sperber et Wilson adoptent une position originale.

Les processus pragmatiques : spécifiques au langage ou indépendants du langage

Il y a en effet deux possibilités :

I. soit les processus inférentiels que la pragmatique met en oeuvre sont spécifiques au langage, qu'ils soient gouvernés ou déclenchés par des mots ou des expressions linguistiques particulières ;

II. soit ils sont indépendants du langage, c'est-à-dire qu'ils interviennent aussi bien dans des tâches de raisonnement non linguistique.

Si l'on admet la première option, on est dans le cadre d'une pragmatique linguistique (ou intégrée, cf. chapitre 1, § *La pragmatique linguistique*), qui s'insère naturellement dans le domaine de la linguistique, aux côtés de la phonologie, de la syntaxe et de la sémantique. Si l'on admet la seconde, on est dans le cadre d'une pragmatique non linguistique, qui constitue une discipline indépendante de la linguistique, qu'elle vient compléter pour certains aspects de l'interprétation des énoncés. Nous avons donné dans *l'Introduction* quelques arguments en faveur du caractère non-linguistique des inférences pragmatiques qui viennent compléter l'interprétation des énoncés. Nous ne les

reproduirons pas ici. Nous nous contenterons de noter que Sperber et Wilson, eux aussi, choisissent la seconde option, selon laquelle les processus inférentiels pragmatiques sont généralement indépendants du langage, ce qui explique qu'ils considèrent que la pragmatique est une discipline indépendante.

L'hypothèse de Sperber et Wilson est en effet que les processus inférentiels qui viennent compléter l'analyse codique fournie par la linguistique pour livrer une interprétation complète des énoncés sont ceux qui s'appliquent dans toutes les tâches, que ce soit dans les activités quotidiennes de la vie courante ou dans des activités beaucoup plus sophistiquées comme la recherche scientifique ou la production d'oeuvres d'art. Ainsi, loin que les processus que l'on voit à l'oeuvre dans l'interprétation pragmatique des énoncés soient spécifiques à la langue, ils sont généraux, non spécifiques et universels : ils ne sont pas culturellement déterminés, tous les êtres humains les partagent et, pour les plus simples d'entre eux tout au moins, nous les avons en commun avec les mammifères supérieurs. Tout au plus peut-on dire que c'est leur usage dans l'interprétation pragmatique des énoncés qui permettra de les analyser, mais certainement pas qu'ils sont propres au langage.

Cette conception soulève néanmoins un problème : celui de l'articulation entre les processus linguistiques, propres au langage voire aux langues particulières, et les processus pragmatiques généraux, universels et non spécifiques au langage. Pour répondre à cette première question, Sperber et Wilson assoient leur théorie pragmatique dans un courant bien particulier de la psychologie cognitive, le **modularisme**.

Fodor et la vision modulaire du fonctionnement du cerveau humain

Le modularisme est une théorie proposée par le philosophe et psychologue cognitiviste américain Jerry Fodor. La version contemporaine du modularisme s'est développée au moment où Sperber et Wilson concevaient leur théorie pragmatique. Les idées proposées par Fodor reposent néanmoins sur des travaux beaucoup plus anciens, de la fin du XIX^e, ceux de Gall. La théorie de Gall reposait sur la **psychologie des facultés** où chaque capacité de l'esprit humain est conçue comme une « faculté », plus ou moins isolée des autres.

Fodor donne une version moderne et cognitiviste de la psychologie des facultés, fermement ancrée dans le fonctionnalisme et le représentationnalisme.

Selon lui, le fonctionnement de l'esprit humain est un fonctionnement hiérarchisé et le traitement de l'information, quelle que soit sa source (visuelle, auditive, linguistique, etc.), se fait par étapes successives, chacune correspondant à un composant de l'esprit, **transducteur**, **système périphérique**, **système central** :

I. Lorsqu'un événement se produit (son, apparition d'un objet dans le champ de vision, énoncé, etc.), les données perceptuelles sont traitées dans un transducteur qui les « traduit » dans un format accessible pour le système qui opère à l'étape suivante.

II. La traduction opérée par le transducteur est alors traitée par un système périphérique, un module, spécialisé dans le traitement des données perçues par tel ou tel canal : il y aurait donc ainsi un système spécialisé dans le traitement des données visuelles, un système spécialisé dans le traitement des données auditives, un système spécialisé dans le traitement des données olfactives, etc. et, enfin, un système spécialisé dans le traitement des données linguistiques (considérées comme différentes des données auditives : on pensera notamment à l'écrit). Ce système livre une première interprétation des données perçues, interprétation qui, dans le cas des énoncés, est largement codique. Il va de soi, cependant, que cette première interprétation doit être complétée et c'est là qu'intervient le système central.

III. L'interprétation fournie par le système périphérique spécialisé arrive au système central. C'est la tâche du système central de la compléter et cette complétion se fait largement par la confrontation avec d'autres informations déjà connues ou fournies simultanément par d'autres systèmes périphériques et grâce à des processus inférentiels. C'est donc au niveau du système central et uniquement à cette étape finale qu'interviennent les processus inférentiels.

Fodor est raisonnablement optimiste quant aux possibilités d'arriver à décrire de façon appropriée le fonctionnement des transducteurs et celui des systèmes périphériques. Les caractéristiques propres aux systèmes périphériques comme le fait que chaque système constitue un **module** isolé des

autres et qui ne peut échanger d'informations avec eux (**encapsulé**), le fait que les opérations des systèmes périphériques soient automatiques et ne puissent être annulées (en d'autres termes, elles sont obligatoires), leur rapidité, le caractère superficiel de leur résultat, les rendent particulièrement susceptibles d'exploration dans la psychologie expérimentale. En revanche, le caractère complexe et non spécialisé du système central en rend le fonctionnement difficile, voire impossible, à observer et à décrire et Fodor est pessimiste quant aux chances d'en observer le fonctionnement. Parmi les tâches accomplies par le système central, en effet, on trouve aussi bien l'interprétation des données et le raisonnement propre à la vie quotidienne que les réflexions complexes et subtiles propres à la recherche scientifique et aux activités artistiques. Sperber et Wilson, comme nous allons le voir, ne partagent pas ce pessimisme.

Linguistique et pragmatique, système périphérique et système central

C'est clairement dans l'approche fodorienne que Sperber et Wilson situent leur pragmatique. Selon eux, la linguistique (au sens indiqué plus haut : phonologie, syntaxe, sémantique) correspond à un module périphérique, le module périphérique spécialisé dans le traitement des données linguistiques. En revanche, la pragmatique s'inscrit clairement dans le système central : les processus pragmatiques ne sont en effet rien d'autres que les processus habituels du système central (ou, tout du moins, certains d'entre eux). Dans cette mesure, selon Sperber et Wilson, l'étude de l'interprétation pragmatique des énoncés permet de jeter une lueur sur le fonctionnement des processus propres au système central.

Dès lors que l'on fait de la linguistique un système périphérique et des processus pragmatiques (une partie au moins) des processus du système central, la question de l'articulation entre processus linguistiques (codiques) et processus pragmatiques (inférentiels) ne se pose plus : le système périphérique linguistique fournit au système central une interprétation codique de l'énoncé à partir duquel le système central va pouvoir opérer pour livrer une interprétation complète (codique **et** inférentielle) de l'énoncé. Dans cette mesure, l'interprétation des énoncés n'est pas **ou** codique **ou** inférentielle : le code correspond à la partie linguistique de l'interprétation et l'inférence à sa

partie pragmatique, la seconde venant compléter la première. La tâche de la pragmatique (non linguistique) est, dès lors, d'expliciter les processus par lesquels cette complétion se fait.

Pour pouvoir avancer dans la description de ces processus, il faut avoir, au moins, une idée de ce que livre le module spécialisé (linguistique), c'est-à-dire de ce sur quoi le système central (pragmatique) va travailler. L'hypothèse de Sperber et Wilson, qui sont proches intellectuellement de la grammaire générative, c'est que le module linguistique livre une première interprétation de l'énoncé (la signification linguistique de la phrase) qui se présente comme une **forme logique** : une suite ordonnée de concepts, les concepts correspondant aux composants linguistiques de la phrase. C'est un point extrêmement important de leur théorie dans la mesure où c'est précisément au travers des concepts que l'on a accès aux informations qui formeront les prémisses utilisées dans les processus inférentiels d'interprétation de l'énoncé. Si, en effet, les systèmes périphériques sont encapsulés, le système central et les processus, notamment inférentiels, qu'il met en jeu, ont accès non seulement à toutes les informations que lui fournissent les différents systèmes périphériques, mais aussi à ce qu'il est convenu d'appeler la **connaissance encyclopédique**, c'est-à-dire à l'ensemble des données dont un individu dispose sur le monde.

Il n'est probablement pas inutile de rappeler ici que Sperber et Wilson ont une vision cognitive du langage et de sa fonction : pour eux, comme nous avons essayé de le montrer dans *l'Introduction* (cf. § *A quoi sert le langage ?*), la fonction du langage est d'abord et avant toute chose de représenter de l'information et de permettre, par la communication entre autres, aux individus d'augmenter leur stock de connaissances. De fait, selon Sperber et Wilson, le but de tout système cognitif (les êtres humains notamment, mais aussi les animaux) est de se construire une représentation du monde, qui peut à tout moment être améliorée.

Dans cette optique, l'ensemble des connaissances dont on dispose sur le monde (ou **connaissances encyclopédiques**) est conservé dans une **mémoire à long terme**, à laquelle le système central a accès par l'intermédiaire, notamment, des concepts qui composent la forme logique de l'énoncé que lui

fournit le système périphérique linguistique. Le système central, par ailleurs, dispose d'une mémoire de travail ou **mémoire à court terme**, qui conserve un nombre limité d'items qui viennent de donner lieu à un processus de traitement ou à un autre. Enfin, Sperber et Wilson postulent aussi qu'il y a une **mémoire à moyen terme** qui conserve le résultat de processus récents, mais pas immédiatement précédents.

Selon Sperber et Wilson, l'interprétation des énoncés se fait par des processus inférentiels qui ont pour prémisses la forme logique de l'énoncé et d'autres informations, ces autres informations constituant ce qu'ils appellent le **contexte**. Ainsi, le processus inférentiel par lequel se fait l'interprétation d'un énoncé ne s'applique jamais à la seule forme logique de l'énoncé, mais toujours à cette forme logique et à d'autres informations simultanément (le contexte), l'ensemble constituant les prémisses du processus. Le contexte est composé tout à la fois d'informations venant de la mémoire à long terme (connaissances encyclopédiques) auxquelles on a accès par les concepts de la forme logique, de données immédiatement perceptibles tirées de la situation ou de l'environnement physique, présentes dans la mémoire à court terme, et de données tirées de l'interprétation des énoncés précédents, tirées de la mémoire à moyen terme. Sperber et Wilson nomment l'ensemble de ces sources d'information (mémoires à court, moyen et long terme et situation perceptible) **l'environnement cognitif** de l'individu. C'est donc tout à la fois l'ensemble de ce qu'il sait et de ce qu'il peut savoir, l'ensemble de ce à quoi il a accès et de ce à quoi il peut avoir accès à un moment donné. Dans cette optique, le contexte correspond à une (petite) partie de l'environnement cognitif d'un individu à un moment donné.

On voit donc l'importance du rôle joué par les concepts de la forme logique dans la constitution du contexte. Nous allons maintenant décrire plus en détail le fonctionnement des concepts.

Concepts et contexte

Une des originalités de l'approche de Sperber et Wilson, c'est de considérer que le contexte n'est pas donné une fois pour toutes, mais qu'il est construit énoncé après énoncé. C'est précisément ici que le rôle des concepts présents

dans la forme logique est important. Ce qui apparaît dans la forme logique, en effet, ce sont les adresses de concepts que l'on va chercher en mémoire à long terme. Ces adresses permettent d'avoir accès à l'information contenue dans les concepts en question et cette information est organisée sous forme d'entrées différentes correspondant à des types d'informations différents :

I. **L'entrée logique** rassemble des informations sur les relations logiques que le concept entretient avec d'autres concepts (contradiction, implication, etc.).

II. **L'entrée encyclopédique** rassemble toutes les informations dont on dispose sur les objets qui correspondent au concept.

III. **L'entrée lexicale** rassemble la ou les contre-parties du concept dans une ou plusieurs langues naturelles (suivant que l'individu est ou non polyglotte).

Lorsqu'un concept intervient dans une forme logique, le système central accède aux données regroupées sous ce concept dans la mémoire à long terme par l'intermédiaire de l'adresse du concept. Il applique, si nécessaire, les instructions de l'entrée logique (si des concepts avec lesquels le concept en question est en relation logique apparaissent dans la forme logique de l'énoncé). Puis, pour constituer le contexte, il cherche dans l'entrée encyclopédique les informations qui sont susceptibles d'y entrer. Enfin, lorsque le contexte est constitué, à partir de ces informations tirées des concepts de la forme logique mais aussi grâce aux informations concernant l'environnement perceptible et le résultat de l'interprétation des énoncés précédents, il ajoute au contexte la forme logique de l'énoncé (qui vient constituer une prémisse supplémentaire) et il applique les processus inférentiels nécessaires et obtient ainsi une ou plusieurs conclusions qui viennent compléter l'interprétation de l'énoncé.

Il va de soi que cette image de l'interprétation des énoncés est radicalement incomplète et si Sperber et Wilson s'en arrêtaient là, on ne verrait pas ce que leur approche ajouterait à celle de Grice. Elle est, en effet, un peu plus détaillée quant à la façon dont on accède aux prémisses utilisées dans les processus inférentiels, mais elle ne dit pas en détail comment on choisit, parmi toutes les données regroupées dans les entrées encyclopédiques des concepts concernés,

celles qui entrèrent effectivement dans le contexte. Mais Sperber et Wilson ne s'en arrêtent pas là...

En quoi Sperber et Wilson sont-ils les héritiers de Grice ?

Jusqu'ici, les processus inférentiels mis à part, il ne semble pas qu'il y ait grand point commun entre l'approche de Grice et celle de Sperber et Wilson. Cependant, comme nous allons le voir, si Sperber et Wilson se séparent de Grice sur certains points importants, ils en ont malgré tout très proches par d'autres côtés.

On se souviendra de la discussion de la notion de signification non-naturelle au chapitre 2 (§ *Grice et la notion de signification non-naturelle*). La notion de signification non-naturelle repose sur une double intention : l'intention de transmettre un contenu ; l'intention de réaliser cette intention de transmettre un contenu grâce à la reconnaissance par l'interlocuteur de cette intention. Dans le même esprit, Sperber et Wilson distinguent deux intentions :

I. **l'intention informative**, c'est-à-dire l'intention qu'a le locuteur d'amener son locuteur à la connaissance d'une information donnée.

II. **l'intention communicative**, c'est-à-dire l'intention qu'a le locuteur de faire connaître à l'interlocuteur son intention informative.

Sans être exactement similaire à la définition que donne Grice de la signification non-naturelle, les définitions données par Sperber et Wilson de l'intention informative et de l'intention communicative, et, plus encore, l'existence même d'une intention communicative là où de nombreux théoriciens de la communication ne verraient la nécessité que de l'intention informative, placent les auteurs de la théorie de la pertinence parmi les héritiers de Grice. C'est encore plus vrai pour une autre notion proposée par Sperber et Wilson, la notion de **communication ostensive-inférentielle**, directement liée à l'intention informative et à l'intention communicative. Un des intérêts de la notion de communication ostensive-inférentielle, c'est qu'elle ne porte pas uniquement sur la communication linguistique, mais plutôt sur la communication en général. On peut la définir de la façon suivante : il y a communication ostensive-inférentielle lorsqu'un individu fait connaître à un

autre individu par un acte quelconque l'intention qu'il a de faire connaître à cet autre individu une information quelconque.

Selon cette définition, il n'y a pas communication ostensive-inférentielle seulement lorsque l'on produit un énoncé pour transmettre une information, mais chaque fois que l'on communique quelque chose et que l'intention de communiquer est claire. Ainsi, si Marie se promène dans un pays dont elle ne connaît pas la langue, par une belle journée d'été et sous un ciel où ne subsistent que quelques rares nuages, elle peut légitimement supposer qu'il va continuer à faire beau. Si toutefois un autochtone bienveillant veut l'avertir du danger que représentent ces nuages, annonciateurs, dans cette région, de violents orages, il peut, sans parler, la tirer par la manche et lui montrer les nuages avec insistance. Il aura accompli là un acte de communication ostensive-inférentielle sans avoir prononcé un seul mot et il a de bonnes chances d'avoir été compris. On remarquera que, dans l'optique de Sperber et Wilson, et bien que les définitions qu'ils donnent de l'intention informative, de l'intention communicative et de la communication ostensive-inférentielle ne soient pas exactement identiques à la définition donnée par Grice de la signification non-naturelle, leur définition de la communication ostensive-inférentielle implique le même type de distinction que la distinction gricéenne entre signification naturelle et signification non-naturelle.

Reprenons l'exemple de la promenade de Marie et des nuages : pour Marie, les nuages n'ont aucune signification, naturelle ou non. Pour l'autochtone, en revanche, parce qu'il dispose des connaissances encyclopédiques nécessaires, les nuages indiquent l'apparition probable de violents orages. On est là dans quelque chose de proche de (si ce n'est d'équivalent à) la signification naturelle. Lorsque l'autochtone prend Marie par la manche, lui montrant par là même qu'il veut attirer son attention sur quelque chose, et lorsqu'il lui montre les nuages, lui indiquant qu'ils ne sont pas une partie négligeable du paysage, mais un facteur essentiel, il ne lui fait pas savoir que les nuages ont pour signification naturelle (indiquent) l'orage, plutôt il lui communique de façon ostensive-inférentielle la proximité de l'orage, ou, tout du moins, d'une menace naturelle.

Cet exemple permet aussi de distinguer la composante ostensive et la composante inférentielle dans la communication ostensive-inférentielle :

lorsque l'autochtone tire Marie par la manche et lui montre les nuages, il agit de façon ostensive, à la fois en ce qui concerne son intention informative et en ce qui concerne son intention communicative ; lorsque Marie cherche à comprendre ce qu'il a voulu communiquer (lorsqu'elle cherche à récupérer le contenu de l'intention informative de l'autochtone), elle va prendre pour prémisse à la fois ce qu'il lui montre (*il y a des nuages*) et ce qu'elle sait par ailleurs (*les nuages peuvent s'accompagner d'orage, les orages peuvent être dangereux, en cas d'orage, on reste à l'intérieur, etc.*), pour obtenir une conclusion (*il veut me faire comprendre qu'il peut y avoir de l'orage et je ferais mieux de rester à l'abri*).

Les notions d'intention informative, d'intention communicative et de communication ostensive-inférentielle ne sont pas la totalité de l'héritage gricéen dans la théorie de Sperber et Wilson : ils empruntent en effet à Grice une de ses maximes de conversation, la maxime de relation, qui dit qu'il faut parler à propos, ou, plus simplement, qu'il faut être **pertinent**.

De la Maxime de Relation au Principe de Pertinence

Sperber et Wilson n'empruntent à Grice que la seule maxime de relation, « Soyez pertinent » et non l'ensemble des maximes, accompagné du principe de coopération. Dans leur optique cognitiviste, en effet, l'activité cognitive a pour but la construction et la modification de la représentation du monde que se fait l'individu. La communication doit jouer un rôle dans ce processus, en lui permettant d'ajouter de nouvelles informations à celles dont il dispose déjà. Toutefois, pour que l'activité cognitive ait un intérêt quelconque, il ne suffit pas qu'elle permette de construire et d'améliorer la représentation du monde, il faut que, autant que possible (dans la limite des capacités perceptuelles et intellectuelles humaines), cette représentation du monde soit vraie.

La notion de **vérité** a fait couler des flots d'encre et nous n'avons pas l'intention de joindre nos voix à celles qui ont déjà parlé de ce sujet. Nous nous contenterons de dire qu'une information est vraie dans la mesure où elle représente de façon appropriée un événement ou une situation qui existe ou qui a effectivement existé dans le monde. Dans cette mesure, Sperber et Wilson remarquent que la maxime de relation suffit à faire le travail de l'ensemble des

maximes : la maxime de quantité qui demande que la contribution d'un locuteur contienne une quantité de contenu appropriée (pas plus et pas moins d'information qu'il n'est nécessaire), la maxime de qualité qui impose que le locuteur croit ce qu'il dit et ait de bonnes raisons de le croire, la maxime de manière qui impose que l'on parle clairement et de façon non ambiguë, toutes ces maximes peuvent être remplacées par une seule maxime, la maxime de relation qui enjoint d'être pertinent. En effet, être pertinent suppose que l'on donne la quantité d'information requise (sans noyer son interlocuteur dans une masse de détails superflus), que l'on dise la vérité (pour les raisons que nous venons de voir) et que l'on parle clairement et sans ambiguïté.

Pour autant, Sperber et Wilson ne proposent pas purement et simplement de remplacer l'ensemble des maximes et le principe de coopération par la maxime de relation : ils proposent un mécanisme bien plus subtil où la notion de pertinence est associée de façon étroite aux notions d'intentions informative et communicative et, plus encore, à celle de communication ostensive-inférentielle. Selon eux, en effet, il n'y a pas une maxime de relation qui enjoindrait aux locuteurs d'être pertinents et qui s'ajouterait à la notion de communication ostensive-inférentielle (et à celles d'intentions informative et communicative) : plutôt, il y a un principe général, qui n'a rien de normatif, qui découle de la notion même de communication ostensive-inférentielle et qui, loin de régir la conduite du locuteur, sert de base au processus inférentiel d'interprétation des énoncés qui se produit dans le système central et qui n'est pas conscient. Ce principe général, c'est le principe de pertinence : **tout énoncé comporte en lui-même la garantie de sa propre pertinence.**

Revenons-en à la communication ostensive-inférentielle : comme nous l'avons dit, elle ne porte pas uniquement sur les énoncés, mais sur toute forme de communication qui se présente comme telle, quelle que soit la forme qu'elle emploie. Pour autant, les énoncés, tous les énoncés, relèvent de la communication ostensive-inférentielle. Ils tombent donc de ce fait même dans la portée de tout ce qui découle de la communication ostensive-inférentielle. Comme le principe de pertinence découle de la communication ostensive-inférentielle, il concerne nécessairement tous les énoncés. On remarquera de ce point de vue qu'il ne concerne pas seulement les énoncés : de fait, il concerne

tous les actes de communication ostensive-inférentielle, les énoncés ne correspondant qu'à une partie de ces actes (on remarquera que ceci signifie probablement que le principe de pertinence peut s'appliquer à certains actes de communication animale, dès lors que ceux-ci relèvent de la communication ostensive-inférentielle). Ainsi, le principe de pertinence est un principe qui soutient le fonctionnement des processus d'interprétation du système central, dès que ces processus opèrent sur des actes de communication ostensive-inférentielle.

Reprenons l'exemple de Marie : lorsque l'autochtone lui montre les nuages, il ne lui montre rien qu'elle n'avait pas vu avant. Mais, pour Marie, avant que l'autochtone n'attire son attention sur les nuages, ils n'avaient pas de signification. Pourtant, dès que l'autochtone attire son attention sur eux, elle cherche à leur en attribuer une. Comment cela se fait-il ? C'est précisément ici que le principe de pertinence intervient. Les nuages en eux-mêmes ne comportent aucune garantie de pertinence : ils sont pertinents pour l'autochtone en vertu de certaines connaissances encyclopédiques auxquelles il a accès, mais ils ne sont pas pertinents pour Marie. Mais, lorsque l'autochtone attire l'attention de Marie sur ces nuages, ils deviennent pertinents : Marie peut ne pas être capable de leur attribuer une signification (naturelle) précise. Mais le geste de l'autochtone, en tant qu'acte de communication ostensive-inférentielle, a une garantie de pertinence et, dans la mesure où ce geste avait pour but évident d'attirer son attention sur les nuages, les nuages acquièrent, **de ce fait**, une certaine pertinence et elle va chercher à leur attribuer une signification.

C'est donc bien l'acte de communication ostensive-inférentielle qui garantit la pertinence : il la garantit dans la mesure où le caractère ostensif de la communication du locuteur impose une mobilisation de l'attention de l'interlocuteur et où, pour cette raison, l'interlocuteur s'attend naturellement à ce que ce qu'on veut lui communiquer vaille la peine qu'il laisse ainsi attirer son attention sur un objet qu'il n'aurait pas nécessairement choisi. Après que l'autochtone l'a tirée par la manche, Marie accepte de concentrer son attention sur les nuages, ce qu'elle n'avait pas fait précédemment. Il y a un peu plus cependant à la notion de pertinence, comme nous allons le voir maintenant.

La pertinence : effet et effort

L'exemple de Marie et de l'autochtone nous permet de préciser la notion de pertinence. Comme nous l'avons dit plus haut, l'acte de communication ostensive-inférentielle de l'autochtone conduit Marie à chercher une signification à un élément de son environnement cognitif auquel elle n'avait pas prêté attention auparavant. Elle fait l'effort de chercher des prémisses parmi les données encyclopédiques **qui sont les siennes** et de faire un raisonnement au terme duquel elle aboutit à une ou plusieurs conclusions : *les nuages peuvent s'accompagner d'orage ; les orages peuvent être dangereux ; en cas d'orage, on reste à l'intérieur ; donc, cet individu veut me faire comprendre qu'il peut y avoir de l'orage et je ferais mieux de rester à l'abri.*

Ce raisonnement n'est pas gratuit : il suppose un **effort** et la notion d'effort entre pour beaucoup dans l'analyse que font Sperber et Wilson de la notion de pertinence. En effet, selon Sperber et Wilson, la pertinence est une question d'**effort** (les efforts nécessaires à la constitution du contexte, notamment) et d'**effets** (les conclusions que l'on tire du processus inférentiel). Dans cette optique, on peut proposer une définition informelle de la pertinence d'un acte de communication ostensive-inférentielle :

1. Moins un acte de communication ostensive-inférentielle demande d'effort pour son interprétation, plus cet acte est pertinent.
2. Plus un acte de communication ostensive-inférentielle fournit d'effets, plus cet acte est pertinent.

Nous avons indiqué plus haut l'un des effets possibles d'un acte de communication ostensive-inférentielle : la production, au terme du processus inférentiel d'interprétation, de conclusions. En fait, selon Sperber et Wilson, ce n'est qu'un effet possible et il y en a d'autres.

On se rappellera que, dans l'optique cognitiviste qui est celle de Sperber et Wilson, le but d'un système cognitif et celui de l'être humain en particulier est de se construire et de modifier constamment une représentation du monde. Tout ce qui modifie cette représentation du monde est un effet cognitif (pas nécessairement un effet cognitif d'un acte de communication ostensive-inférentiel : il peut aussi s'agir du résultat d'un acte de perception). Dans cette

mesure, les conclusions que l'on peut tirer des processus inférentiels et qui peuvent venir s'ajouter à l'ensemble des connaissances encyclopédiques sont, bien entendu, un des types d'effet cognitif possible. Mais il y en a deux autres au moins : le premier correspond au changement de la force de conviction avec laquelle une croyance est entretenue ; le second correspond à l'éradication d'une croyance et se produit lorsqu'une information nouvelle vient contredire une information dont on disposait et lorsque cette nouvelle information paraît plus convaincante que la première.

Il y a donc trois types d'effets cognitifs au terme du processus inférentiel :

- A. l'adjonction d'une nouvelle information, qui est une conclusion du processus inférentiel (Sperber et Wilson appellent de telles informations des **implications contextuelles**) ;
- B. le changement dans la force de conviction avec laquelle une croyance est entretenue ;
- C. la suppression d'une information ancienne lorsque celle-ci est contredite par une information nouvelle plus convaincante.

Pour qu'un acte de communication ostensive-inférentielle soit pertinent, il ne suffit pas qu'un ou plusieurs de ces effets soit obtenu. Il faut que les effets obtenus équilibrent les efforts. Autrement dit, la pertinence est largement une question de **rendement** : un acte de communication ostensive-inférentielle est pertinent si l'interlocuteur « en a pour son argent », si les efforts qu'il a fournis pour interpréter cet acte de communication ostensive-inférentielle sont récompensés par des effets suffisants qui en valaient la peine.

Cependant, le principe de pertinence, comme nous l'avons vu plus haut, n'est pas un principe normatif qui impose au locuteur de prononcer des énoncés pertinents et uniquement des énoncés pertinents : c'est un principe d'interprétation que l'interlocuteur utilise inconsciemment lors du processus d'interprétation. En d'autres termes, le système central lui-même a un fonctionnement axé sur la recherche et l'optimisation de la pertinence, ou, en d'autres termes, sur le rendement.

Pertinence, choix du contexte et arrêt du processus d'interprétation

La pertinence est donc tout ce qui reste, chez Sperber et Wilson, des maximes conversationnelles de Grice. On peut toutefois se demander, même si l'on admet que ce soit un des moteurs du fonctionnement du système central, à quoi exactement elle sert.

Une des critiques que nous avons adressées à Grice dans le chapitre 2 (§ *La portée cognitive de l'oeuvre de Grice et de celle de Searle*) portait sur la difficulté, dans l'approche gricéenne, de voir comment on explique le choix des prémisses et sur quelle base se décide l'arrêt du processus d'interprétation, comment on décide qu'on en est arrivé à une conclusion satisfaisante. Un des intérêts de l'approche de Sperber et Wilson, c'est que les modifications qu'ils ont apportées à la notion de pertinence aussi bien que la définition qu'ils en donnent permettent de répondre à ces deux questions importantes.

Prenons-les dans l'ordre : d'abord le choix des prémisses, puis l'arrêt du processus inférentiel. Comme nous l'avons dit plus haut, une des prémisses est obligatoirement la forme logique de l'énoncé. Les autres prémisses, qui constituent le contexte, sont tirées de sources diverses, connaissances encyclopédiques, perception de la situation, interprétation des énoncés précédents, et le contexte est construit pour chaque nouvel énoncé (ou acte de communication ostensive-inférentielle). La description que donnent Sperber et Wilson de la façon dont on accède aux informations rassemblées sous les concepts dont on trouve les adresses dans la forme logique de l'énoncé fournie par le système périphérique linguistique permet de limiter le nombre des informations accessibles, mais ne permet pas de le limiter suffisamment. Sous chaque concept, il y a en effet de nombreuses informations encyclopédiques accessibles, dès lors que l'interlocuteur n'est pas complètement ignorant du monde qui l'entoure. Il faut donc choisir certaines de ces informations et écarter les autres. La même chose vaut des informations qui entrent dans le contexte depuis la perception de l'environnement physique ou depuis la mémoire à moyen terme, c'est-à-dire l'interprétation de données précédentes.

Ce que Sperber et Wilson proposent, c'est que ce soit la recherche de la pertinence, qui sous-tend le fonctionnement du système central, qui vaille pour

la sélection des informations qui, quelle que soit leur source, entrent dans le contexte pour l'interprétation d'un énoncé. En d'autres termes, les informations qui entrent dans le contexte sont celles qui ont le plus de chances, étant donné l'énoncé, de produire des effets suffisants pour que l'énoncé soit jugé pertinent. Ce que cette formulation implique, c'est que ce ne seront pas seulement les informations susceptibles de produire des effets importants, mais aussi les informations les plus accessibles.

Voilà en ce qui concerne le choix des informations entrant dans le contexte. Reste maintenant l'arrêt du processus inférentiel d'interprétation. Ici, la réponse est simple : le processus s'arrête de lui-même lorsque des effets suffisants pour équilibrer les efforts sont atteints. C'est ainsi que Sperber et Wilson arrivent à rendre compte, à partir d'une notion simple, la pertinence, et d'un principe cognitif qui découle directement de leur description de la communication ostensive-inférentielle, le principe de pertinence, à la fois du choix du contexte et de l'arrêt du processus d'interprétation lorsque le but recherché est atteint.

Ce faisant, ils échappent aux problèmes que soulèvent des conceptions alternatives du contexte, selon lesquelles il est donné une fois pour toutes et non construit énoncé après énoncé, ou aux théories purement linguistiques (qui renoncent au contexte faute de pouvoir le définir de façon satisfaisante) et ils peuvent aussi expliquer de façon satisfaisante pourquoi le processus inférentiel s'arrête et ne continue pas à procéder à toujours davantage d'inférences pour obtenir davantage de conclusions dans un processus potentiellement infini.

Reste maintenant à voir en quoi ces premières propositions de Sperber et Wilson sont réalistes du point de vue psychologique, en quoi elles semblent ou non correspondre à ce que l'on sait par ailleurs du fonctionnement de l'esprit humain, et, plus particulièrement, de l'interprétation des énoncés.

Conclusion

Le premier apport de Sperber et Wilson, c'est leur hypothèse selon laquelle il y a deux « étapes » dans l'interprétation des énoncés : une étape codique et une étape inférentielle. On se rappellera que cette conception s'ancre dans une conception fodorienne du fonctionnement mental, selon laquelle le langage est une **faculté** au sens de Gall, c'est-à-dire qu'il correspond à un système

autonome, périphérique. On peut déjà s'interroger sur cette façon de concevoir le langage : correspond-elle à d'autres observations et qu'est-ce qui pourrait la confirmer ou l'infirmier ?

On considère généralement qu'il y a deux catégories d'arguments que l'on peut utiliser pour montrer qu'une capacité cognitive humaine est une **faculté** au sens de Gall, ou, dans la terminologie moderne, un **module** :

- I. cette capacité peut subsister alors même qu'un grand nombre d'autres (ou toutes les autres) capacités de l'individu sont endommagées voire complètement absentes ;
- II. cette capacité peut être gravement endommagée, voire détruite, alors que d'autres (ou toutes les autres) capacités de l'individu subsistent intactes.

De fait, il existe des faits qui pourraient être utilisés dans des arguments du premier ou du second type :

- A. certains individus qui souffrent d'une ariération mentale grave ont néanmoins des capacités linguistiques intactes, voire exceptionnelles et peuvent non seulement apprendre à parler leur langue maternelle normalement, mais aussi apprendre d'autres langues que leur langue maternelle ; pour autant, leur discours présente des bizarreries, de nature pragmatique plutôt que linguistique ;
- B. certains individus, dont les autres capacités mentales peuvent rester intactes, voient leur capacité linguistique détruite, entièrement ou partiellement, à la suite d'un accident cérébral quelconque ; d'autres peuvent naître avec des facultés mentales parfaitement normales, mais avoir de grandes difficultés à apprendre à parler parfaitement leur langue maternelle.

Cette hypothèse de Sperber et Wilson, dont on remarquera d'ailleurs qu'elle s'accorde aux hypothèses fondamentales de la grammaire générative sur le langage, semble donc largement confirmée.

Leur deuxième apport, qui consiste en une importante refonte de l'approche gricéenne, est d'insister sur l'importance de la capacité, non seulement à avoir des états mentaux, mais aussi à attribuer à autrui des états mentaux. La notion

de communication ostensive-inférentielle, de même que le doublement de l'intention informative par une intention communicative, n'ont pas d'autre but. De plus, comme nous le verrons par la suite, la capacité (pragmatique) de représenter des états mentaux (et pas seulement des informations sur le monde) est au coeur d'un certain nombre d'analyses que Sperber et Wilson proposent, notamment sur des phénomènes rhétoriques comme l'ironie. Nous n'en dirons pas plus ici. Nous nous contenterons de faire remarquer que de telles conceptions sont au centre des travaux actuels sur l'autisme, une affection psychopathique extrêmement grave, qui semble due à une incapacité des individus affectés d'attribuer à autrui des états mentaux, de se les représenter et d'en tirer les conséquences.

Ainsi, il apparaît que la théorie de Sperber et Wilson résout un certain nombre de problèmes de base en théorie de l'interprétation des énoncés et repose sur des bases justifiées.